

Rezensionen = Comptes rendus

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse**

Band (Jahr): **39 (1945)**

PDF erstellt am: **06.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REZENSIONEN — COMPTES RENDUS

Histoire illustrée de l'Eglise. Fasc. III : **Les offensives antichrétiennes** (de Néron à Dioclétien). Fasc. IV : **L'échec des contre-Eglises** (II^e au VI^e siècle). Fasc. V : **La doctrine vivante des Pères**, par G. de Plinval. — Genève, Editions de l'Echo illustré, pp. 105-238.

Trois nouveaux numéros ont paru de l'Histoire illustrée de l'Eglise que nous avons présentée à nos lecteurs au début de cette année (p. 67-8) : l'un consacré aux persécutions, le suivant aux hérésies et aux schismes et le dernier aux Pères de l'Eglise. Tous trois sont dus à la plume de M. G. de Plinval.

Des persécutions, l'auteur dit tout l'essentiel, sans énumération pédante et sèche. Il excelle à greffer une remarque importante sur un fait de détail ou *vice versa*. De la plupart des actes authentiques des martyrs, des passages particulièrement significatifs ou suggestifs ont été cités. Le récit est entrecoupé par l'exposé des polémiques antichrétiennes. Et puis, le conflit s'apaise : sous Constantin, l'Eglise est reconnue par l'Etat, et après la « persécution larvée de Julien l'Apostat », on assiste à l'alliance de l'Eglise et de l'Empire romain, sous Théodose, qui se cabre cependant devant certaines prétentions théocratiques de saint Ambroise.

Le fascicule IV, plus court que les autres, est consacré aux principaux mouvements hérétiques et schismatiques des II^e-VI^e siècles. L'auteur laisse de côté, ou se contente du moins de traiter très sommairement, les erreurs de nature purement spéculative, telles que le sabellianisme (caractérisé simplement en note, p. 152, d'une manière insuffisamment expliquée), la thèse des Macédoniens, le priscillianisme, « secte obscure, aux doctrines fuyantes », les schismes particularistes, comme ceux d'Antioche et d'Alexandrie, « les soulèvements d'opinion qui, se concentrant autour d'une personnalité, se sont prononcés en faveur de quelque docteur illustre, comme Hippolyte, Tertullien, Apollinaire de Laodicée... », qui furent des partis, des écoles, plutôt que des Eglises » (p. 152). M. de Plinval s'arrête par contre plus longuement à la « Réforme de Marcion », au manichéisme, aux schismes disciplinaires des Donatistes et des Novatiens (où il n'aurait pas été inutile de préciser mieux le rôle de Novat, qui ne contribua à fonder l'Eglise novatienne, dont il ne partageait aucunement les idées rigoristes, qu'en aidant Novatien à attaquer l'élection de Corneille ; il aurait fallu souligner d'autre part la grande influence que possède encore le novatianisme au V^e siècle, non seulement à Constantinople, mais aussi en Occident : en Gaule, en Italie, où il est si vigoureusement réfuté par saint Ambroise, et, en Espagne, par saint Pacien de Barcelone). M. de Plinval consacre 10 pages aux querelles ariennes (il aurait pu dire plus catégoriquement que le chiffre

des 318 Pères du concile de Nicée est une légende). Il termine par l'exposé des deux hérésies de Nestorius et d'Eutychès, et, sous le titre : « les remous du monophysisme », il condense fort habilement les longues querelles auxquelles ont donné lieu encore, surtout en Orient, ces controverses christologiques. Il est peut-être un peu sévère pour Justinien, qu'il appelle, « l'un des plus dangereux « bienfaiteurs » de l'Eglise » (p. 188). Quant à Nestorius, notre auteur se garde bien de dire, à la suite de quelques-uns qui l'ont prétendu, qu'au fond sa doctrine était acceptable. L'erreur de Nestorius est une hérésie réelle, écrit M. de Plinval. Il va même un peu trop loin, car il semble lui prêter non seulement la thèse qu'il y avait dans le Christ deux natures personnelles auxquelles se serait superposé un simple prosôpon d'union, mais encore l'affirmation que cette union n'aurait commencé qu'après la naissance de Jésus. En réalité, du moins dans le *Livre d'Héraclide*, Nestorius dit expressément que, dans le sein de Marie, le Verbe se trouvait avec celui qu'elle devait mettre au monde ; autrement dit, la conception nestorienne d'une union non hypostatique et dès lors insuffisante ne se doublait pas de cette erreur supplémentaire qu'elle n'aurait pas commencé dès le jour de l'Annonciation.

Dans le fascicule V, de nouveau plus long et même un peu délayé, l'auteur nous présente successivement les Pères grecs et latins. Il commence avec Irénée et Origène, revenant par conséquent, il en fait lui-même l'aveu, un peu en arrière, de même qu'il ne peut éviter certaines redites en nous entretenant de docteurs qui ont été, comme saint Athanase, saint Cyrille d'Alexandrie et saint Léon, mêlés aux conflits doctrinaux qui ont fait l'objet du fascicule précédent. Les Pères Cappadociens sont fort bien caractérisés. Saint Cyrille de Jérusalem est passé sous silence, tandis qu'une page est réservée, à la fin du numéro, à Denys dit l'Aréopagite. La belle figure de saint Jean Chrysostome est dépeinte avec toute la sympathie que mérite cet intrépide et infortuné lutteur. Saint Ambroise est présenté comme le défenseur des droits de l'Eglise et le docteur de la virginité. L'appréciation portée sur saint Jérôme est parfaitement juste et nuancée. A saint Augustin, « le coryphée de la théologie occidentale » et aux répercussions ultérieures de sa doctrine, M. de Plinval consacre 12 grandes pages (où il n'aurait pas été inutile de rappeler le rôle joué par saint Ambroise dans l'évolution qui ramena Augustin à la foi chrétienne, et de dire un mot des longues controverses avec les manichéens qui suivirent sa conversion) ; enfin, anticipant sur l'avenir, le fascicule se termine sur l'attachante figure de saint Grégoire le Grand.

Il n'est pas facile d'écrire une histoire abrégée de l'Eglise qui ne soit pas simplement un manuel bourré de noms et de dates. C'est là l'écueil qu'évite par-dessus tout M. de Plinval. Son exposé est singulièrement vivant. Les titres sont évocateurs. Les transitions sont habilement amenées. L'auteur a une manière nouvelle d'envisager et de présenter les choses. Il s'abstient soigneusement de considérations difficiles à suivre. Il réussit à rendre claires et compréhensibles des doctrines abstruses. On admire son habileté à condenser en quelques lignes un problème compliqué, à prendre position, en une ligne, vis-à-vis d'une question délicate et contro-

versée, évitant de choquer le lecteur, mais plus encore de ne pas tenir compte des conclusions certaines de la critique. Il a le don de moderniser les problèmes, de dépeindre des situations d'autrefois au moyen d'une image d'aujourd'hui ou d'une expression empruntée à notre époque : il intitule « La main tendue » (p. 120), le chapitre dans lequel il parle des avances que pouvaient constituer, jusqu'à un certain point, pour le christianisme, les complaisances sentimentales et équivoques de l'entourage féminin de Suplice Sévère et de ses successeurs. Il écrit (p. 165) que les Orientaux voulaient « saborder » le concile de Sardique. Il lui échappe, p. 226, une malice ou un petit reproche, d'ailleurs fondé, à l'adresse des théologiens, au sujet des considérations abstraites dans lesquelles ils se complaisent. Il sait à l'occasion faire un rapprochement, émettre de judicieuses considérations et formuler un jugement, à la lumière de l'histoire, sur certaines de nos revendications actuelles ou de nos utopies du XX^e siècle.

Nous aimerions, avant de terminer, formuler trois remarques ou plutôt exprimer l'un ou l'autre désir. M. de Plinval a parfaitement raison de ne pas encombrer le bas de ses pages de renvois bibliographiques. Comme cependant son ouvrage est destiné non seulement au grand public, mais encore à des étudiants, à des ecclésiastiques — et, nous ne craignons pas de le dire, aussi à des professeurs et à des historiens — il signale quelques ouvrages essentiels à consulter par ceux de ses lecteurs qui voudraient examiner plus à fond les problèmes auxquels il touche ou se renseigner sur ceux que, volontairement, il omet : il renvoie au P. Jacquin et, plus souvent, à la grande Histoire de l'Eglise en cours de publication sous la direction de MM. Fliche et Martin. Il indique en outre quelques ouvrages consacrés par des spécialistes à une question ou un personnage rencontrés au cours de son exposé. Or c'est là, nous semble-t-il, qu'il pourrait aller un peu plus loin et signaler moins parcimonieusement les travaux catholiques et de langue française d'un prix abordable ou du moins faciles à trouver dans les bibliothèques. Sur Julien l'Apostat, par exemple, nous nous attendions à le voir citer les 3 volumes de Paul Allard — une des meilleures études de cet historien, qui en a produit de moins incontestées — avec lequel d'ailleurs M. de Plinval se rencontre entièrement quant au jugement porté sur l'empereur apostat. Ayant indiqué en note, à propos du nestorianisme, le *Dogme d'Ephèse* du P. Alès, il convenait de mentionner également, son *Dogme de Nicée* au sujet de l'arianisme. Sur Constantin et les problèmes qui s'y rattachent, on aurait pu signaler la *Paix constantinienne* de Mgr Battifol, et, plus bas, du même auteur, ses deux volumes sur *Le catholicisme de saint Augustin*. Il aurait fallu citer les épîtres de saint Cyprien d'après la traduction du chanoine Bayard (collection de l'Association de Guillaume Budé) et l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe d'après celle de M. le doyen Grapin (collection Hemmer-Lejay). Bien que défunte, la série la *Pensée chrétienne* contient des volumes qui eussent mérité une mention : saint Irénée de Dufourcq, Origène du P. Prat, saint Ambroise de M. de Labriolle. De la collection *Les Saints*, plusieurs volumes sont signalés ; d'autres auraient eu tout autant de droit à l'être (quelques-uns

concernant des personnages, hommes ou femmes, dont il n'a pas ou pas encore été question dans l'histoire de M. de Plinval) : saint Cyprien (édition simplifiée, allégée, des pages consacrées à l'évêque de Carthage par M. Monceaux, dans sa grande *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*), sainte Hélène, sainte Paule, saint Paulin de Nole, sainte Mélanie la Jeune, saint Germain d'Auxerre, saint Léon, saint Césaire. De la collection des *Moralistes chrétiens*, aucun des volumes n'est mentionné, alors que, cependant, étant donné le point de vue auquel se placent leurs auteurs, ils seraient de nature à intéresser particulièrement le public d'aujourd'hui.

En matière d'archéologie, M. de Plinval a eu quelques inadvertances et l'on peut, plus d'une fois, être d'un avis différent du sien quant à la date assignée aux monuments qu'il reproduit : p. 111, vu le sens actuel du mot *reliquaire*, il aurait mieux valu parler de l'autel d'Achillée et de Nérée. Le petit *arcus argentariorum* reproduit à la p. 121, adossé effectivement aujourd'hui à l'église de Saint-Georges du Vélabre et dédié, aux termes de l'inscription, à Septime-Sévère, à sa femme et à son fils, n'a rien à voir avec l'arc de l'empereur du même nom, qui se dresse au fond du Forum. Les têtes de papes données à la page 141 — les photographies sont assez bonnes pour qu'on s'en rende compte aisément — sont des fresques et non pas des mosaïques. Les ruines reproduites à la page 165 ne sont nullement celles de la ville d'Antioche, mais celles de la basilique de saint Siméon le Stylite, tout au nord de la Syrie. P. 167, le baptistère de Ravenne n'est pas du milieu du IV^e siècle, mais de 100 ans postérieur, puisqu'il est daté de l'épiscopat de l'évêque Néon (448-52). L'explication donnée au-dessous de la fresque de la p. 177 est sujette à caution. La photographie de la p. 178 est celle des ruines de l'une des basiliques d'Ephèse, car cette ville en possédait plusieurs. P. 189, la mosaïque de l'abside de Sainte-Pudentienne n'est pas antérieure au début du V^e siècle, puisqu'il y est fait mention du pape Innocent I (402-17). La tête de Christ de la catacombe de Generosa reproduite à la p. 195, où elle est indiquée comme étant du IV^e siècle, appartient en réalité au VI^e, comme les portraits, faisant partie de la même série, qui figurent à la p. 134-35, où leur date est donnée correctement. P. 202, la basilique de Saint-Démétrius à Thessalonique est du V^e siècle, et (p. 233) celle de Saint-Paul à Rome a été reconstruite sous le pape Sirice (fin du IV^e siècle).

Nous nous permettrons enfin une dernière remarque au sujet des reproductions photographiques. Il existe des histoires de l'Eglise qui ont été illustrées d'une manière qui n'a rien d'historique : portraits de papes empruntés aux médaillons de Saint-Paul-hors-les-Murs, saints de l'antiquité chrétienne tels que les ont représentés des primitifs ou des peintres de la Renaissance, c'est-à-dire habillés en costumes d'alors, campés dans l'intérieur d'une église gothique ou au milieu d'une cité moyenâgeuse. C'est le point de vue auquel s'est placée, étant donné le but qu'elle poursuivait, la collection *l'Art et les Saints* (chez Laurens), et qui est d'ailleurs intéressant pour l'histoire de l'art, mais non pas pour l'histoire tout court. La publication à laquelle préside M. de Plinval avait adopté, dès le début, une autre méthode : elle nous donnait des photographies de sites demeurés

célèbres par les événements qui s'y sont déroulés ; elle reproduisait des sarcophages, des monnaies romaines, des peintures des catacombes. Cette fois-ci, notamment dans le fascicule 5, elle a abandonné partiellement cette manière de faire. Pour saint Ambroise, saint Jérôme et saint Augustin, on nous met sous les yeux des reliefs de Luca della Robbia empruntés aux portes de la sagrestia nuova (et non pas aux portes de l'église proprement dite, comme le dit la légende) du dôme de Florence. Au sujet de saint Basile, on reproduit un tableau de Herrera, qui donne à l'archevêque de Césarée l'aspect d'un évêque latin du XVII^e siècle. On trouve, à la page 218 la fameuse « dernière communion de saint Jérôme » du Dominiquin, (toile qui se caractérise par plusieurs invraisemblances) et, à la page 225, la composition non moins connue de Ary Scheffer, où le néophyte, au regard théâtral, est assis aux côtés de sa mère, sainte Monique. Nous eussions préféré une vue de cette ville d'Ostie où s'est déroulé ce suprême entretien, et dont les ruines ont été dégagées maintenant du sable sous lequel elles avaient été si longtemps enfouies. De même pour saint Ambroise, il eût été préférable de mettre sous les yeux des lecteurs la mosaïque que l'on a retrouvée, il y a quelques années, dans une chapelle de Milan et qui, datant du V^e siècle, est presque contemporaine de celui qu'elle voulait rappeler à la mémoire des fidèles et prétend dès lors vraisemblablement être une sorte de portrait ; ou bien on eût pu donner la photographie de l'impressionnante châsse qui se trouve dans la crypte de S. Ambrogio, où l'on vénère, reposant côte à côte, habillés de blanc et de rouge, les squelettes, au visage osseux et noirci, de l'évêque de Milan au milieu, et, un peu plus bas, à ses côtés, des deux saints Gervais et Protais, à l'« invention » desquels saint Ambroise avait assisté. Nous ne voulons pas insister, d'autant plus qu'on peut être d'un avis différent. Il nous semble du moins, quant à nous, que l'Histoire de l'Eglise de M. de Plinval aurait intérêt à s'en tenir à une illustration strictement documentaire et à garder son premier point de vue : offrir à ses lecteurs, avec un texte dont nous avons dit tous les éloges qu'il mérite, des scènes qui soient tout aussi rigoureusement historiques.

L. Wæber.

Hans Lehmann : Die Johanniterkommende Reiden und ihre Beziehungen zur Stadt Zofingen. Zofinger Neujahrsblatt, 1945.

— — **Das Johanniterhaus Bubikon, 1. Teil.** Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich, Bd. 35, Heft 1, Zürich 1945.

— — **Führer durch die ehemalige Johanniterkomturei Bubikon, Wetzikon und Rüti** 1945.

Bei Erscheinen des ersten Teiles der ausführlichen Umarbeitung der Zeller'schen Arbeit über die frühere Komturei Bubikon ¹ hielten wir es für notwendig, auf einige Fragen hinzuweisen ², in der Hoffnung, daß wenigstens

¹ *H. Zeller*, Das Ritterhaus Bubikon, Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich, Bd. 21, Heft 6, S. 145-174.

² *Zeitschrift für schweizerische Geschichte* (1945), S. 130-134.

in der Folge jene Richtigstellungen gemacht würden, die wir nicht mehr im Manuskript vornehmen konnten, weil dieses uns nur für einen Augenblick zur Verfügung stand. Da die Arbeit über Reiden gleichzeitig erschien, wollten wir unsere Bedenken gegen die Arbeitsweise des Verfassers nicht nochmals vorbringen. Nun glauben wir dies um so eher tun zu müssen, als der « Führer » durch Bubikon erst mehrere Monate nach der Veröffentlichung unserer erwähnten Kritik herausgekommen ist, Kritik, die man also nicht berücksichtigen will, obwohl sie der Ritterhausgesellschaft rechtzeitig bekannt war.

Man muß leider immer wieder feststellen, daß dem offensichtlichen Interesse, das in weiten Kreisen, vor allem in Folge der Tätigkeit der Ritterhausgesellschaft Bubikon, für die Geschichte des Johanniter-Ordens besteht, eine geradezu erschreckende Unkenntnis selbst in akademisch gebildeten Kreisen entspricht. Ein typisches Beispiel hiefür bot der von der Tribune de Genève¹ veröffentlichte Artikel einer Lausanner Bibliothekarin über die Halskette (sic) der Johanniter². Muß man sich mehr darüber wundern, daß die Verfasserin allen Ernstes Vertot³ für einen unfehlbaren Geschichtsschreiber hielt, oder darüber, daß der Redaktor der Zeitung mit beachtenswerter Unhöflichkeit auch die kleinste Richtigstellung ablehnte, die dann in einer andern Genfer Zeitung⁴ erscheinen mußte? — Bei der amtlichen Förderung der Lehmann'schen Veröffentlichungen über Bubikon muß aber noch befürchtet werden, daß seine Vorstellungen von der Ordensgeschichte, die er mit kleinen, auf lokalen konfessionellen Vorurteilen beruhenden Sticheleien zu würzen liebt, in die weiten Kreise der Besucher des Museums zu Bubikon dringen werden, so daß diese nun erst recht längst überholte Ansichten als neueste Forschungsergebnisse vorgesetzt bekommen, von der nur zu häufig absolut tendenziösen Bewertung der Rolle des Ordens ganz zu schweigen. Daß dieser in der Tat noch etwas anderes als ein « bijou honorifique » sein sollte und glücklicherweise auch noch ist, scheint sich freilich selbst in den Kreisen seiner Devotions-Mitglieder noch nicht überall herumgesprochen zu haben⁵.

Bei gewissen Historikern scheint jedenfalls die Ansicht zu herrschen, daß über die früheren Besitzungen des Ordens in der Schweiz noch manches zu sagen wäre⁶, daß aber die allgemeine Ordensgeschichte schon längst

¹ 22. Oktober 1945.

² Als zur Zeit der Kreuzzüge vorkommende Halskette (collier) des Ordens wurde in diesem Artikel der seit dem 15. Jahrh. auf Grabmälern, seit Anfang des folgenden Jahrh. auch in heraldischen Darstellungen erscheinende Rosenkranz interpretiert!

³ René Aubert de Vertot, « Histoire des chevaliers hospitaliers de St-Jean de Jérusalem », Paris 1726 (mehrere spätere Ausgaben).

⁴ Courrier de Genève, 15. November 1945.

⁵ La Liberté, Freiburg, 24. August 1944.

⁶ Die in dieser Hinsicht von Egbert-Friedrich v. Mülinen (« Der Johanniterorden . . . », im Archiv des Historischen Vereins des Kantons Bern, Bd. 7, Heft 1, Bern 1868, S. 33 sq.) ausgesprochene Hoffnung hat sich, mit fast alleiniger Ausnahme der ausgezeichneten Arbeiten von Hans-Karl Seitz (« Die Johanniter-

endgültig fixiert sei ¹ und es daher weiterer Bemühungen auf diesem Gebiete nicht mehr bedürfe ². Selbst für die Schweiz erleichtert man sich sein Gewissen, indem man angibt ³, die Archive seien zum Teil in Frankreich verschwunden! Wenn man sich aber schon darauf beschränken will, irgend einen anderen Autor unkontrolliert abzuschreiben, so dürfte es doch wohl nicht vorkommen, daß derselbe Verfasser in drei seiner fast gleichzeitigen Veröffentlichungen drei verschiedene Lesarten desselben Ereignisses unterbreitet. Wir wollen hier nur die Lehmann'sche Auffassung von der Persönlichkeit des sel. Gerhard herausgreifen. Im Zofinger Neujahrsblatt handelt es sich (S. 5) um « einen Priester adeliger Familie in der Bretagne », in den Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft wäre er (S. 6) « ein ehemaliger aus der Provence gebürtiger namens Gérard », während der « Führer » (S. 9) nicht weiter lokalisiert, ihn aber immerhin « um » 1120 sterben läßt ⁴.

Überhaupt ist es in diesem Rahmen gänzlich unmöglich, alle Irrtümer anzugeben. Man kann sich hierüber ein Bild machen, wenn man feststellen muß, daß von den 20 Seiten des historischen Teiles des « Führers » 13 Seiten sachliche Ungenauigkeiten, um nicht mehr zu sagen, enthalten. Nur einiges aus den drei erwähnten Veröffentlichungen!

Man erinnert sich an die Fabel La Fontaine's, in der jemand den Piräus für eine Person hält. Prof. Lehmann bringt es fertig, an verschiedenen Stellen ⁵ « Ptolomäus » für eine Stadt auszugeben.

Man kann durchaus der Ansicht sein, daß die längst überholte Organisation des Ordens heute wenig Interesse beansprucht. Wenn man aber schon die von fast allen Autoren sattsam wiederholte Einteilung in acht « Zungen » und die diesen im 15. Jahrhundert fest übertragenen Ordensämter erwähnt, so sollte man wenigstens wissen, daß der Groß-Komtur zur Provence gehört, während die « Säule » der deutschen Zunge am Ordenssitz der Groß-Bailli war, der übrigens nicht das geringste mit Heitersheim zu tun hatte, wo der Sitz des Groß-Priors oder obersten Meisters in deutschen Landen

Priester-Komturei i. Ue. », Freiburg 1911), und *Otto Mittler* (« Die Anfänge des Johanniterordens im Aargau », in Festschrift Walter Merz, Aarau 1928, S. 135-157), leider nicht realisiert, und auf archivalischen Forschungen aufgebaute Arbeiten über die schweizerischen Komtureien sind kaum vorhanden.

¹ Prof. Lehmann basiert sich hierfür ausschließlich auf deutsche, längst überholte Autoren. Die Arbeiten Joseph Delaville le Roulx', die er doch immerhin in einer von ihm selbst zitierten Dissertation hätte erwähnt finden können, wurden überhaupt nicht konsultiert.

² Auch die letzte Erscheinung auf dem Gebiete der allgemeinen Ordensgeschichte ist ohne eigene archivalische Forschungen und gar noch mit einer gewissen politischen Tendenz von zwei Dilettanten geschrieben: *Gottardo Bottarelli* und *Mario Monterisi*, « Storia militare e politica dell'Ordine dei cavalieri di S. Giovanni di Gerusalemme », 2 Bde., Mailand 1940.

³ Zofinger Neujahrsblatt (1945), S. 8: für einen Archiv-Transport aus der Schweiz nach Heitersheim und von dort nach Frankreich wäre es immerhin interessant, die Beweise kennen zu lernen.

⁴ Mindestens das Datum » 1120 « ist feststehend; siehe die in dieser Zeitschrift (1945, S. 145-151) veröffentlichte Untersuchung.

⁵ Mitt. d. Ant. Ges. (1945), S. 28; « Führer », S. 10.

war¹. Auch hätte man dem in diesem Punkte durchaus zuverlässigen Vertot über die Organisation des Ordens in späterer Zeit² entnehmen können, daß die Kapitular-Baillis durchaus keine Vorgesetzten der Komture waren; lediglich der von Brandenburg hatte Komture unter sich³.

Wenn man schon eine Dissertation über die Ordens-Statuten zitiert⁴, sollte man sie wenigstens gelesen haben, aber sich dann nicht darauf beschränken, einen Autor von vor mehr als hundert Jahren zu erwähnen⁵, und fortfahren, alles später Erschienene zu ignorieren⁶.

Ganz besonders muß man sich dagegen wenden, daß Lehmann in gänzlicher Verkennung der internationalen Aufgaben des Ordens diesen nach rein schweizerischen, wenn nicht gar Zürcher Lokal-Interessen beurteilen zu können glaubt. Wenn er keinen Widerspruch darin sieht, den Rittern einerseits « Kommendenjägerei » vorzuwerfen⁷, andererseits aber zu behaupten, es seien überhaupt nicht genug Ritter da gewesen, um alle Komtureien zu besetzen, so würde es wirklich etwas schwer halten, seine Ansprüche zu befriedigen. Der Komtur, der dem bedrängten Rhodos zu Hilfe eilt und sein Haus in Verwaltung eines Schaffners läßt, vernachlässigt in seinen Augen die Interessen des ihm anvertrauten Gutes, aber der Komtur, der zu Hause bleibt, ist ein reicher, adeliger oder gar noch ausländischer⁸ Nichtstuer, der bei den urchigen Eingeborenen wegen seines Aufwandes Anstoß erregt⁹. Wenn schon nicht geleugnet werden kann, daß ein Komtur¹⁰ noch im 15. Jahrhundert Krankenzimmer einrichten läßt, dann kann man es immer noch versuchen, zu behaupten, es lägen keine Beweise vor, daß man darin tatsächlich Kranke gepflegt habe¹¹. In solcher Weise läßt sich jedenfalls kaum objektive Geschichte schreiben.

¹ Mitt. d. Ant. Ges. (1945), S. 49; Zofinger Neujahrsblatt (1945), S. 6; « Führer », S. 11.

² Op. cit. (Ausg. von 1755), Bd. 5, S. 345 sq.

³ Ibid., S. 368.

⁴ Mitt. d. Ant. Ges. (1945), S. 8, Anm. 5: *Maria* (nicht *Ataria*) *Ambraziejuté*, « Studien über die Johanniter-Regel », Freiburg i. d. Schw. 1929.

⁵ *Karl Falkenstein*, « Geschichte des Johanniter-Ordens », Dresden 1833.

⁶ Beispielsweise: *Joseph Delaville le Roulx*, « Les statuts de l'Ordre de St-Jean de Jérusalem », in der Bibliothèque de l'Ecole des chartes, Bd. 48 (1887), S. 341-356; die Ausführungen desselben Autors in seinem « Cartulaire général de l'Ordre des Hospitaliers de St-Jean de Jérusalem », 4 Bde. in f^o, Paris 1894-1901; *Mario Barbaro di S. Giorgio*, « Storia della costituzione del S. M. Ordine di Malta », Rom 1927: über die neuen Statuten von 1936 wurde noch nichts erschöpfendes veröffentlicht.

⁷ Zofinger Neujahrsblatt (1945), S. 12; Mitt. d. Ant. Ges. (1945), S. 17.

⁸ Im 15. Jahrhundert!

⁹ Mitt. d. Ant. Ges. (1945), S. 66.

¹⁰ Der Großprior Johann Lösel ist bei *Lehmann* (op. cit., S. 53) ein Niederländer, in den « Kunstdenkmälern der Schweiz » (Bd. 15, 1943, S. 298) ein Elsässer. In letztgenanntem Werke (Bd. 12, 1941, S. 429 sq.) gibt man übrigens ein irriges Sterbedatum (8 gehört zu April und nicht zu 1460).

¹¹ Mitt. d. Ant. Ges. (1945), S. 66.

Eine große Überraschung muß auch die Versicherung auslösen, daß 1806¹ die Sterbestunde der deutschen Zunge des Ordens geschlagen habe². Ein Blick in die in Bubikon vorhandenen, ordensamtlichen Veröffentlichungen³ würde den Verfasser über deren Weiterbestehen haben belehren können. Überhaupt sollte man der Versuchung widerstehen, aus dem Vorhandensein eines Johanniter-Museums in Bubikon die Folgerung zu ziehen, der Orden sei nur ein Ausstellungs-Objekt. Er lebt noch heute! Seine Sanitätszüge sind im ersten wie im zweiten Weltkriege zur Front gerollt, und wenn auch die Feinde des Christentums, unbeschadet ihrer verschiedenen Hemdenfarbe, ihm fühlbare Wunden geschlagen haben, so wollen wir doch hoffen, daß dieselbe Vitalität, die den Johannitern⁴, als einzigem der noch bestehenden geistlichen Militär-Orden⁵, erlaubt hat, seine Statuten und Zweckbestimmung dem heutigen kanonischen Recht anzupassen⁶, es ihm auch ermöglichen wird, die gegenwärtigen Schwierigkeiten zu überwinden. Die etwas voreilige Versicherung der aargauischen Regierung vom Jahre 1806⁷ über das nahe bevorstehende Erlöschen des Ordens ist immerhin durch die Ereignisse Lügen gestraft worden!

Um noch eine etwas komische Note in seine etwas vagen Vorstellungen über das zu bringen, was man in Bubikon heute sehen kann⁸, ist Prof. Lehmann zumindest in einem Punkte seinem Vorgänger Zeller⁹ nicht gefolgt: ohne aber auf übertriebene zoologische Kenntnisse Anspruch erheben zu wollen, würde schon der Vergleich mit dem so bekannten Greyerzer Wappen genügt haben, um in den Schildhaltern in Bubikon jedenfalls keine Kraniche erkennen zu können¹⁰; ohne Voreingenommenheit dürfte man sie wohl als Strauße ansprechen können.

¹ « Führer », S. 27.

² *Gottlieb Wyss*, Das Ritterordenshaus St. Johann in Basel, in *Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde*, Bd. 37, Basel 1938, S. 193, scheint gar den ganzen Orden für erloschen zu betrachten. Die erwähnte Arbeit wirft übrigens ein recht charakteristisches Licht auf die materiellen Hintergründe der religiösen Bewegung der ersten Hälfte des 16. Jahrh.

³ « Il Sovrano Militare Ordine Gerosolimitano ... », Rom 1932, S. 233.

⁴ Das Groß-Priorat im Britischen Reich (von 1831), und die protestantische Ballei Brandenburg (von 1852), von denen besonders letztere sich in Bubikon « introduziert » hat, sind Neugründungen ohne historischen und rechtlichen Zusammenhang mit dem souveränen Orden (s. die in der vorhergehenden Anmerkung zitierte amtliche Veröffentlichung, S. 70).

⁵ Prof. *Lehmann* weiß offenbar nicht (« Führer », S. 10), daß der Deutsche Orden noch bis 1929 als Militär-Orden weiter bestand, in seiner protestantischen Ballei Utrecht auch noch heute existiert, während der katholische Ordensstamm zum Bettelorden degradiert wurde.

⁶ « Costituzioni del Sovrano Militare Ordine Gerosolimitano ... conformate al Codice del diritto canonico », Rom 1936.

⁷ Aarg. Gesetzessammlung, 1. Bd., Nr. 99.

⁸ Das Wappen an der Fassade des Haupthauses in Bubikon datiert natürlich nicht aus dem 16. sondern dem 18. Jahrh. (« Führer », S. 34).

⁹ *Op. cit.*, S. 147.

¹⁰ « Führer », S. 28, 34.

Wir bedauern bei dem hohen Alter des Verfassers und seinem Rufe als internationale Autorität auf seinem Spezialgebiet, diese verschiedenen Punkte haben zur Sprache bringen müssen. Wenn man aber über rein historische Fragen und gar noch « im Auftrage der Ritterhausgesellschaft Bubikon »¹ schreibt, ohne wenigstens die einschlägige Literatur zu kennen, muß man es in Kauf nehmen, an den alten Satz « ne sutor ultra crepidam » erinnert zu werden².

Zeiningger.

Paul Rousset : Les origines et les caractères de la première croisade.
A la Baconnière. Neuchâtel 1945, 208 p.

Ce n'est pas l'histoire de la première croisade que retrace M. Rousset dans ce volume. Son but est plutôt de nous donner une définition précise et en partie nouvelle de la croisade elle-même. Il utilise à cet effet, abondamment et minutieusement, tous les textes occidentaux, anciennement connus ou récemment publiés : les chroniqueurs tout d'abord, mais surtout les chansons de gestes, trop dédaignées à son gré ; elles n'ont, il est vrai, été rédigées que dans la deuxième moitié et même à la fin du XII^e siècle, mais elles avaient été chantées avant d'être écrites. Il tient compte enfin des travaux d'ensemble ou de détail consacrés, au cours de ces dernières années, aux croisades en général et à la première en particulier.

Rappelant les diverses définitions de la croisade données jusqu'ici par les historiens — il les ramène à quatre, en partie communes, qui insistent chacune spécialement sur l'un de ses éléments, toutes vraies, par conséquent, mais incomplètes — M. Rousset estime devoir y faire entrer quelques notes nouvelles. La croisade n'est pas simplement une « guerre sainte ». Il y a eu des « précroisades », les guerres de la *reconquisida* en particulier, qui ne sont pas encore la croisade proprement dite : guerres de libération d'une terre anciennement chrétienne, campagnes entreprises dans un esprit de foi, guerres sacrées par conséquent, mais auxquelles il manque, pour être de vraies croisades, « plusieurs caractères... en particulier... l'indulgence et le port de la croix, ... et le but, qui est le Saint-Sépulcre » (p. 35). Il en est de même des guerres menées, au XI^e siècle, par les Normands contre les Sarrasins et même contre les Byzantins. On y trouve plusieurs des particularités de la croisade, mais pas tous : ce sont des campagnes entreprises « avec l'appui de la papauté, mais non sous les ordres et sous la responsabilité du pape » (p. 39). Il y a eu, au XI^e siècle encore, des pèlerinages qui apparaissent comme de véritables expéditions guerrières, mais auxquelles il manque, pour être de vraies croisades, l'indulgence, la croix et surtout la volonté d'un homme : le Pape. Le Souverain Pontife toutefois n'interviendra efficacement que lorsque l'état de division de la chrétienté fera naître impérieusement le besoin d'unité. Quand Léon IX

¹ Titelseite des « Führers ».

² Wir möchten hoffen, in absehbarer Zeit selbst in der Lage zu sein, in kurzer Zusammenfassung die wirkliche Situation darzustellen.

entreprit de lutter contre les Normands, saint Pierre Damien et d'autres lui en firent un reproche : l'opinion n'était pas mûre pour la croisade. Grégoire VII, quelques années plus tard, sera également vivement blâmé de sa participation à la conquête de l'Angleterre. Enfin, il est un élément encore qu'exige notre auteur pour qu'on puisse donner le nom de croisade à une entreprise guerrière : il faut, chez ceux qui y prennent part, la conviction de « l'immanence de Dieu ». L'expression pourrait prêter à confusion, mais M. Rousset s'explique : il entend par là la croyance à la justice divine immanente, presque mécanique, la certitude que le Très-Haut est présent, qu'il coopère et combat avec les guerriers, et qu'il les conduit dès lors à la victoire. S'il tombe, le croisé meurt en martyr ; « la croisade sauve et le guerrier chrétien et la chrétienté » (p. 151). Cette idée d'une justice immanente « devant s'exercer immédiatement et nécessairement, est universellement répandue aux XI^e et XII^e siècles ; elle représente une des dominantes de la spiritualité commune de cette époque » (p. 180). Le moyen âge est croyant, d'une foi vibrante et jeune ; ses convictions sont parfois simplistes et enfantines. C'est en vertu de cette même foi à l'immanence divine qu'il recourt aux ordalies ; et notre auteur insiste, parce que, ainsi qu'il le dit en terminant, « les origines de la croisade sont surtout intérieures à la société médiévale ; elles viennent d'un fond de pensées, de goûts, de passions et d'idéal propres aux chrétiens de ce temps » (p. 197). C'est ce qu'il appelle la spiritualité de la croisade, son idéologie, sa spécificité, ou, comme il le dit ailleurs, sa substance psychologique.

On voit dès lors quelle sera la définition de la croisade pour M. Rousset, mais on comprend du même coup qu'il n'en trouvera que rarement tous les éléments réunis dans la réalité. De fait — rappelons-nous qu'il ne s'occupe que de la seule période allant de 1095 à 1146 — il souscrit en somme à l'affirmation de M. Grousset : il n'y a guère eu de croisade à l'état pur que de 1096 à 1099, et, ajoute-t-il, p. 196 en note, encore à de rares moments dans la suite, notamment à l'époque de saint Louis. Saint Bernard, contrairement à l'affirmation de M. Schnürer, n'a pas innové : il n'a fait que répéter ce que les chroniqueurs avaient dit avant lui ; il n'a pas créé l'idée de la croisade, car elle lui est antérieure ; il l'a simplement développée.

M. Rousset, on le voit, a dégagé lui-même les conclusions qui découlent de sa définition de la croisade, nous dispensant dès lors de lui fournir la preuve que celle-ci pêche par trop de rigidité. Tel facteur qu'il regarde comme l'un des éléments essentiels de la croisade n'en est, en réalité, qu'un côté accidentel. Nous pensons spécialement à l'indulgence. Elle est, on le sait, l'aboutissement normal, au début du moyen âge, de l'évolution de la discipline pénitentielle. Au XI^e siècle, les peines temporelles infligées aux pécheurs étaient encore en vigueur, ou du moins, si elles tendaient à disparaître, elles répondaient, dans l'esprit des fidèles, à une coutume encore présente à leur mémoire. Et alors, de même que l'Eglise imagina de remettre, en totalité ou en partie, les peines qu'elle leur avait infligées, à ceux qui, par exemple, prêteraient leur concours à des œuvres de charité, qui étaient en même temps des entreprises d'utilité publique, ainsi fit-elle

pour les guerriers qui accepteraient de partir pour délivrer le tombeau du Christ. Mais, à supposer que la discipline pénitentielle eût subi une évolution toute différente, qu'il n'eût pas existé de pénitence publique, ni donc de possibilité d'en décréter la remise — soit donc pas d'indulgence, au sens historique du mot — la croisade eût tout de même été possible. L'Eglise aurait rappelé sans doute que ceux qui y participeraient gagneraient par là des mérites pour l'au-delà : « des mérites et non pas une indulgence », précise M. Rousset (p. 51, note 1), pour souligner que, selon lui, c'est la seconde et non pas seulement les premiers qui constituent une partie essentielle de la définition de la croisade, en quoi il nous semble y faire entrer comme une note fondamentale ce qui n'en est qu'un aspect accidentel. On pourrait en dire autant de cette croyance à la justice immanente de Dieu, dans laquelle on peut reconnaître l'une des formes, un peu simplistes, de la foi généreuse et enthousiaste du moyen âge ; elle a contribué sans doute à rendre possibles les expéditions religieuses dirigées vers la Terre Sainte, mais elle n'en constitue pas l'un des éléments indispensables.

Malgré quelque recherche parfois dans la terminologie, l'exposé de M. Rousset se lit avec intérêt¹. Il parle avec ampleur et abondance d'un sujet qu'il possède à fond et dont il est tout pénétré. Il délaye sa pensée, n'hésitant pas à la présenter sous des formes diverses, afin de la faire mieux comprendre. Il aurait pu, pour tout dire, abréger un peu sans inconvénient.

On referme son livre sans souscrire peut-être à la définition nouvelle et plus précise de la croisade préconisée par l'auteur, mais en ayant du moins appris, au contact de textes trop négligés et grâce à une évocation abondamment caractérisée et amoureusement présentée de la société médiévale, à mieux se rendre compte du succès obtenu par l'appel d'Urbain II et à se faire une idée plus complète et plus exacte de ce qu'a été la première croisade.

L. Wæber.

Aloïs Simon et Roger Aubert : Boniface, évêque de Lausanne. (Collection Saints de nos Provinces.) Les Presses de Belgique, éditions universitaires (1945), in-12, 223 p.

Saint Boniface de Lausanne a quatre privilèges : il a vécu dans sa cathédrale près de Conon d'Estavayer, dont la précieuse collection, dite le *Cartulaire*, contient de nombreuses pièces relatives à l'évêque ; il a connu, vers la fin de sa vie, Thomas de Cantimpré, dont le *Bonum universale* a conservé mainte anecdote contée par le vieillard ; il a fini ses jours chez les moniales de la Cambre, qui ont entretenu son culte et ses reliques ; il eut, dans son siècle même, un biographe, dont Bollandus a publié et commenté l'ouvrage. A cet ensemble de données d'histoire, un bon nombre

¹ On pourra tout au plus lui reprocher le procédé employé au cours de nombreuses pages de son volume, consistant à faire suivre, en italique, dans le corps du texte — au lieu de les renvoyer en note — les expressions latines dont il a donné préalablement la traduction ou le résumé en français.

de pièces d'archives, en Suisse ou en Belgique, ajoutent encore quelques détails. Voilà bien des documents pour un évêque du début du XIII^e siècle. La fortune est rare. Les auteurs de cette biographie en ont judicieusement tiré parti.

La collection « Saints de nos Provinces » qu'ils inaugurent, est destinée à un large public. Il lui faut une narration continue, facile et débarrassée des discussions techniques. Pour étoffer les données d'archives trop sèches, concrétiser l'hagiographe trop conventionnel et donner aux événements leur cadre, leur perspective et leur écho, on a fait largement appel à l'histoire générale et aux descriptions classiques. Nous avons ainsi d'agréables tableaux de Bruxelles, de Lausanne, de l'Université de Paris au début du XIII^e siècle. Ces récits, les portraits, les analyses psychologiques sont alertes et vivants. On voit se dessiner, à côté du personnage principal, des universitaires, quelques chanoines retors et sourdement tenaces dans leur opposition, des féodaux prompts à la violence et l'intrigue, les cisterciennes de la Cambre.

Cette forme narrative ne doit pas dissimuler la solidité du travail. Des notes, rejetées en fin du volume (et malheureusement parfois mal référées au texte), montrent le sérieux de l'information et assurent les positions prises. Les auteurs prétendent à l'originalité. Ils ont repris et discuté les sources connues, en ont ajouté d'autres ; ils sont à même de compléter, discuter, renouveler l'étude critique que le Bollandiste Kieckens avait publiée à la fin du siècle dernier. Les érudits belges et vaudois sauront apprécier l'utilisation de leurs acquisitions récentes.

On aimera cette évocation d'un beau type d'évêque, énergique et droit, jusqu'à la raideur parfois, au temps de Grégoire IX, en l'un de ces nœuds de routes et d'influence, où les affaires de l'Empire et de l'Eglise s'entrecroisent, mêlées aux aigres et mesquines querelles locales des corps et des autorités ; cependant que le rayonnement de la théologie parisienne ou du nouvel Ordre des Prêcheurs, dont l'amitié accompagne partout Boniface, celle notamment du successeur de saint Dominique, le bienheureux Jourdain de Saxe, viennent mettre une note plus apaisante et plus spirituelle dans cette vie d'un bon serviteur de Jésus-Christ.

M. H. Vicaire O. P.

Lioba Schnürer : Die Anfänge des Buchdrucks in Freiburg in der Schweiz 1585-1605 (Freiburger Geschichtsblätter, Band 37). — Freiburg (Schw.), Paulusdruckerei 1944.

Eine Untersuchung der Anfänge des Freiburger Buchgewerbes ist ein langjähriger Wunsch des 1942 verstorbenen verdienstvollen Freiburger Professors Gustav Schnürer gewesen. Aber es ist mehr als ein Akt kindlicher Pietät, wenn gerade seine Tochter diejenige war, welche diesen Wunsch verwirklicht hat. Die Arbeit ist zugleich als Doktordissertation der Freiburger Universität erschienen ; um es vorwegzunehmen : in ihrem Wert erhebt sie sich weit über das Durchschnittsniveau der üblichen Doktorarbeiten.

Die Geschichte des Buchdrucks ist zum großen Teil von einem Kreis

von Spezialisten der Buchkunde erforscht worden, die aus ihrer bibliographischen und gewerbehistorischen Einstellung heraus kulturgeschichtlichen Problemen aus dem Wege gegangen sind oder sie nur beiläufig gestreift haben. Das ist kein Zufall, sondern in der Natur der Sache begründet. Denn im allgemeinen fließen archivalische Quellen über die Geschichte des Buchdrucks überaus spärlich, und technische Methoden wie z. B. die der Schriftvergleichung haben viel reichere Ergebnisse gezeitigt als das genaueste Quellenstudium es je ermöglicht hätte. Nun sind aber die Verhältnisse in Freiburg i. Ue. anders gelagert. Die Drucktechnik hatte in der späten Zeit der Einführung des Buchdrucks in diese Stadt (der erste Freiburger Druck stammt aus dem Jahr 1585) viel von ihren charakteristischen Eigenheiten verloren, andererseits geben die intakten Archive die Möglichkeit, mit Hilfe rein historischer Methoden viele Zusammenhänge zu klären, von deren Vorhandensein die Drucke als solche keine Kunde geben. Wer sich ausschließlich für die Geschichte des Druckgewerbes als solchen interessiert, wird bei der Lektüre dieser Arbeit nur wenig auf seine Kosten kommen, weil die Verfasserin auf jede buchgewerbliche Untersuchung bewußt verzichtet hat; aber gerade der Kultur- und Religionshistoriker wird eine Anzahl von Umständen kennen lernen, die ihn nicht gleichgültig lassen werden.

Der Ausgang des 16. Jahrhunderts war für Freiburg eine Zeit geistiger Blüte. In Zusammenarbeit mit dem päpstlichen Nuntius Bonhomini und dem von ihm nach Freiburg berufenen Petrus Canisius bildete sich ein Kreis von Männern, die sich um die Freiburger Gegenreformation sehr verdient gemacht haben. Eben dieser Kreis, mit den Freiburger Namen Schneuwly, Werro, Techtermann genugsam charakterisiert, ist es, der für seine Vaterstadt der Drucker Abraham Gemperlin gewonnen hat. Die Anregung hierfür ging gleichfalls von Bonhomini aus, und mit Recht verweist die Verfasserin in der Einleitung auf die Förderung, die die frühe Buchdruckkunst durch die Kirche erfahren hat¹. Es ist bezeichnend, daß Gemperlins erster Druck hier am Ort eine Publikation von Werro, und daß der von ihm am häufigsten gedruckte Autor Petrus Canisius war. Die überragende Bedeutung von Canisius als dem literarischen spiritus rector der Offizin Gemperlins wird in viel höherem Maße augenfällig, wenn man die Drucke selbst prüft, als wenn man sich mit der Aufzählung der Erzeugnisse Gemperlins am Schluß der Arbeit von Frl. Schnürer begnügt. Denn während es sich bei einem großen Teil der anderen Veröffentlichungen um dünne Hefte, gelegentlich sogar nur um Einblattdrucke handelt, sind

¹ Neben den von L. Schnürer zitierten Beispielen kann man in diesem Zusammenhang auch auf die Hilfe hinweisen, die hohe kirchliche Würdenträger den ersten Druckern Italiens haben angedeihen lassen; vgl. z. B. *Vast*, *Le Cardinal Bessarion*, Paris 1878, S. 315. In Paris wurde die Druckerkunst von dem Kleriker und Theologieprofessor Guillaume Fichet, der Rektor an der Sorbonne war, eingeführt. Für die Schweiz wäre insbesondere an den ersten Band von *M. Besson*, *L'Eglise et l'Imprimerie* zu erinnern, der in dieser Zeitschrift (Band 31, 1937, S. 423) ausführlich besprochen worden ist.

die Bücher des Petrus Canisius umfangreich, eines (die *Notae in evangelicas lectiones*, von Gemperlin dreimal aufgelegt) sogar fast 1100 Seiten stark!

Mit diesen Feststellungen sind wir schon mitten in das Gebiet gelangt, das den Kern der Untersuchungen bildet: die Rolle jenes gegenreformatorischen Kreises in der Einführung und Aufrechterhaltung des Buchdrucks im 16. Jahrhundert. Es darf nicht übersehen werden, daß Freiburg weder als Handels- noch als Bildungsstadt im Zentrum des damaligen kulturellen Lebens stand und daß es daher keine natürliche Anziehungskraft auf einen aufstrebenden Drucker ausüben konnte. Ohne die tatkräftige Unterstützung der Behörden und der einflußreichen katholischen Kreise konnte kein Drucker auskömmliche Beschäftigung erhoffen, und Gemperlins Beispiel zeigt uns, daß selbst mit dieser Rückendeckung die Situation im Druckgewerbe nicht gerade rosig war (Gemperlin beruft sich viele Jahre später in einem Gesuch an den Rat darauf, daß er sich als Drucker in Freiburg « in der härtesten Zeit » behauptet habe). Er hat es auch nicht länger als zwölf Jahre durchhalten können, wovon die letzten unter Mitwirkung des Sozius' Mäß, der dann der Alleininhaber des Betriebes wurde. Und es ist bezeichnend, daß dieser auch wieder nur sechs Jahre lang seinen Betrieb aufrechterhalten hat, und ihm das offensichtlich nur deshalb möglich war, weil er im Hauptberuf als Notar fungierte (in den letzten Jahren seiner Wirksamkeit als Drucker ist seine Produktion minimal), wie auch dessen Nachfolger Stephan Philot das Buchgeschäft nur nebenbei versah und hauptamtlich Münzmeister war und sich mit Finanzgeschäften befaßte. Aber gerade wegen dieser ungünstigen Situation Freiburgs gebührt der Kirche in erster Linie das Verdienst der Förderung des lokalen Buchdrucks.

Es war nicht ganz einfach, einen zuverlässigen und geschickten Drucker für Freiburg zu finden. Rund vier Jahre haben sich die Verhandlungen hingezogen — zunächst mit Ambrosius Froben, der in Freiburg i. Br. Gemperlins Sozius war — bis der Letztgenannte seinen Wohnsitz nach dem uechtländischen Freiburg verlegte und 1585 Werros Fragstücke des christlichen Glaubens als ersten Druck erscheinen ließ.

Der erste Teil von Schnürers Arbeit (S. 1-60) behandelt die Vorbereitungen, die zur Errichtung der Druckerei geführt haben, sowie die Geschichte des Betriebes von Gemperlin, von Mäß und der Gemperlin-Mäß'schen Sozietät; der größere zweite Teil ist eine Bibliographie sämtlicher Drucke und eine ausführliche Beschreibung des Inhalts derjenigen, von denen Exemplare auffindbar waren und nicht nur archivalische Quellen Nachricht geben. Diesem zweiten Teil verdanken wir nicht nur eine erhebliche Erweiterung unserer Kenntnis von der Produktion der ersten Freiburger Offizin, sondern wir gewinnen, da die Verfasserin jeweils über die Person der Autoren berichtet, Einblicke in die Verästelung der literarischen Beziehungen des Kreises der Freiburger Gegenreformationsbewegung. Wie bei jeder Bibliographie beinahe unvermeidlich, haben sich auch in die von Schnürer einzelne Irrtümer eingeschlichen. Da wir auf diese an anderer Stelle hingewiesen haben¹, brauchen wir hier nicht darauf einzugehen.

¹ A. Horodisch, Die Offizin von Abraham Gemperlin, Freiburg (Schw.), Paulusdruckerei 1945.

Der bibliographische Teil zeigt uns, daß ein erheblicher Prozentsatz von Gemperlins Veröffentlichungen bisher nicht aufgefunden werden konnte (von 84 Nummern sind nur 53 nachweisbar). Daß es mit Sicherheit noch mehr Erzeugnisse von Gemperlin gegeben hat, von denen uns nicht einmal mehr die Titel bekannt sind, steht fest². Es ist zu hoffen, daß diese Zusammenstellung den Bibliothekaren öffentlicher und nichtöffentlicher Sammlungen (insbesondere solchen von Klosterbibliotheken) Veranlassung gibt, die ihnen anvertrauten Bestände daraufhin durchzusehen, in wie weit sie zu einer Ergänzung des Verzeichnisses beitragen können. Es muß aber nochmals betont werden, daß diese jüngste Publikation des Freiburger Geschichtsvereins sich keineswegs auf ihr bibliographisches und lokalgeschichtliches Interesse beschränkt. Sie ist — wie schon eingangs bemerkt — zugleich auch ein wertvoller Beitrag zum Thema Kirche und Buchdruck und zur Schweizer Kulturgeschichte um die Wende des 16. Jahrhunderts.

A. Horodisch.

Mgr. Emilio Cattori : Il Vescovo Aurelio Bacciarini. Pag. 1016; 95 illustrazioni fuori testo. — Tipogr. « La Buona Stampa » Lugano-Stazione.

Ricorre quest'anno il decimo anniversario della morte di quel santo Vescovo che fu Mgr. Aurelio Bacciarini, Vescovo titolare di Daulia ed Amministratore apostolico della Diocesi di Lugano.

A ricordare l'indimenticabile Presule in questo primo decennale vide la luce un grosso volume che ne contiene la biografia. Mgr. Angelo Jelmini, successore dell'illustre Defunto, ne scrisse la prefazione.

Chi ha presa l'iniziativa di questo lavoro minuzioso e paziente non fu altri che il più vicino collaboratore del Defunto, ossia Mgr. Emilio Cattori. Questi, infatti, dall'inizio dell'episcopato fino alla morte (1917-1935) visse nell'intimità di Mgr. Bacciarini, gli fu costantemente a lato, confidente di ogni istante, consigliere nelle ore liete come nei momenti di prova, devoto fino al sacrificio. Nessuno meglio di Mgr. Cattori potè penetrare il pensiero intimo e le intime aspirazioni del grande Vescovo, conoscerne le grandi idee e i progetti arditati. Egli più di tutti ne conobbe le ansie ed i travagli, le continue sofferenze fisiche e morali che Iddio non ha risparmiato al suo servo.

Il volume non si presenta sotto un apparato scientifico gravoso ed indigesto. Nella mente dell'autore l'opera fu scritta più che per i dotti, per il popolo e vuol essere popolare. Eppure il dotto, abituato alle esigenze della scienza storica, vi troverà il suo conto.

Infatti, soggiogato dalla sorprendente attività, dallo zelo infuocato per le anime, dalla pietà candida e radiosa, dalle quotidiane mortificazioni e dalle dure penitenze volontarie, in una parola dalla vita apostolica, ascetica e santa, presago dell'avvenire, Mgr. Cattori era da lunga pezza andato riunendo ogni sorta di documenti e di note, soprattutto di ricordi attinti

² Ebda., S. 48, Anm. 46.

dalla bocca stessa di Mgr. Bacciarini, in previsione della biografia che ora vede la luce. Ciò per dire che quanto il lettore trova nel grosso volume, non è immaginazione di un troppo zelante agiografo, ma è roba basata su testimonianze e documenti di prima mano e spessissimo sono le parole testuali pronunciate dal grande Presule. La qual cosa è la prima e la massima dote del volume. A cui, del resto, altre devono aggiungersi, tra cui: una grande chiarezza di esposizione, uno stile efficace e scorrevole e una abbondante illustrazione, la quale, per vero, avrebbe guadagnato assai se eseguita coi migliori mezzi di cui dispone la tecnica libraria moderna.

L'opera di Mgr. Cattori è divisa in otto parti, corrispondenti alle varie fasi della vita dell'illustre Protagonista: 1. Dalla culla all'altare; 2. Parroco di Arzo; 3. Direttore spirituale nel Seminario di Pollegio; 4. Religioso fra i Servi della Carità; 5. Parroco di Roma; 6. Da Superiore generale a Vescovo; 7. L'Episcopato, e 8. Nella luce del suo tramonto.

In queste otto parti — suddivise in 71 capitoli — in cui divide la sua opera, l'autore segue passo passo la vita di Mgr. Bacciarini, minuziosamente, dall'infanzia, svoltasi nelle più grandi strettezze familiari — la famiglia Bacciarini era poverissima, il padre morì quando il futuro Vescovo aveva tre anni; la madre provvide da sola, a prezzo d'inauditi stenti e sacrifici, al mantenimento ed all'educazione cristiana di sette figli —, su su alla vita giovanile, al sacerdozio fino all'Episcopato ed alla morte. I titoli delle singole parti sono come le biffe indicatrici di una vita meravigliosa in ogni punto e ad ogni momento edificante.

Se tutte le varie parti destano vivissimo interesse nel lettore, senza alcun dubbio per la storia religiosa del Cantone Ticino hanno somma importanza i 24 capitoli della parte settima, consacrati all'azione episcopale svolta durante poco meno di vent'anni da Mgr. Bacciarini.

Al momento in cui il nuovo Vescovo prendeva a reggere la diocesi di Lugano, questa usciva da una crisi dolorosissima, nota senza dubbio ai miei lettori già anziani, ma che sarebbe fuor di luogo richiamare. Mgr. Bacciarini, auspicato da tutti come pastore della diocesi già prima della nomina pontificia, arrivava entusiasticamente salutato da clero e popolo unanimi come colui che avrebbe risanate le profonde ferite e ristabilite le condizioni per una vita normale della diocesi. La missione era ponderosa e tutt'altro che facile. Oggi, a distanza dagli eventi e leggendo i 24 capitoli sul suo Episcopato, si può affermare che Mgr. Bacciarini riuscì colla semplicità veramente evangelica, coll'esempio di una vita intemerata, colla carità ardente e la guardinga prudenza nell'agire, a calmare gli animi scossi e disorientati, a far dimenticare il passato, a riportare preoccupazioni ed energie verso l'avvenire e verso le opere costruttive. Si può dire che si è verificato alla lettera l'augurio espresso da Benedetto XV nella Bolla di nomina del 12 gennaio 1917: « Concepiamo ferma speranza e fiducia che, assistendoti propizia la destra del Signore, la Chiesa cattedrale di Lugano, colla tua vigile industria e il tuo fecondo zelo, riceverà prosperi incrementi tanto nelle cose spirituali come in quelle temporali. » Il volume di Mgr. Cattori sta a provare che l'augusto Pontefice aveva veduto giusto,

come giusto avevan veduto clero e popolo ticinesi, quando invocavano l'avvento di Mgr. Bacciarini alla cattedra luganese.

Tutta la voluminosa biografia si legge con intenso godimento, con vera edificazione. Chè dalla stessa, dagli innumeri episodi piamente raccolti dai familiari e dagli intimi conoscenti, dalle copiose citazioni delle parole del defunto Vescovo, sgorgano chiari e lampanti lo spirito sveglio, l'ingegno non comune, la volontà indomita, il cuore grande, la carità ingegnosa ed inesauribile, l'ardore apostolico, le qualità insomma e l'opera svariata ed immensa del grande Vescovo.

Sono poi quasi vent'anni di storia religiosa del Ticino che si sgranano sotto gli occhi dell'attento lettore. Per cui l'opera di Mgr. Cattori non sarà soltanto un monumento alla venerata memoria dell'illustre Presule, ma un contributo considerevole per la storia ecclesiastica svizzera, cui non potrà ignorare chi si accingerà a scrivere la storia religiosa dei primi decenni del nostro secolo.

Can. Celestino Trezzini.